

# LES PRISONS DU SOLEIL

*\*L'interdit jeté, en Grèce, sur huit cent cinquante auteurs a été levé mais la liberté reste encore chancelante*

U

n des critiques grecs les plus avertis de la littérature de son pays, Dimitri Raftopoulos, écrivait en 1964, dans un essai intitulé « les Idées et les Œuvres » : « Notre patrie est crucifiée. Une crise profonde ébranle les valeurs les plus fondamentales, les pseudo-idéaux s'effondrent, le vide des mots apparaît au grand jour et l'intérieur des tombeaux hâtivement replâtrés. Au cœur de ce peuple bouillant, les idées nouvelles, régénératrices, sont les seuls enzymes vivants car elles seules peuvent justifier les sacrifices d'autrefois, redresser l'homme effondré, relever le pays à genoux. »

Ces idées nouvelles, la littérature née en Grèce de la guerre et de la Résistance fut la première à les avoir traduites. Et pour cause : méditation sur un échec – celui de la guerre civile –, sur la fin d'un rêve – celui d'une Grèce libérée des interventions étrangères et vouée à ses valeurs propres –, elle devait opposer aux désillusions de l'histoire la lucidité de ses analyses, la densité de ses héros. L'importance et souvent la qualité de cette littérature de témoignage et de combat est un des faits les plus marquants de l'après-guerre. Pratiquement inconnues en France, souvent même ignorées dans leur propre pays (en raison de la censure, de l'exil des auteurs, du silence fait autour d'elles), ces œuvres constituent une part non négligeable du patrimoine culturel de la Grèce. Mais cette littérature à l'image des combats qu'elle décrit, en porte inéluctablement l'empreinte : elle est, elle aussi, déchirée. Ce dont elle témoigne avant tout, ce n'est pas seulement des affrontements et des massacres que comporte toute guerre, c'est surtout de leurs échecs et plus encore de leur ambiguïté. Tout le monde est bien d'accord sur le constat : un procès-verbal de décès pour les espoirs nés de la Résistance.

## Une nouvelle diaspora

Une certaine Grèce, incarnant les valeurs libertaires du héros de 1821 et les vertus généreuses du peuple, est morte en 1949. Mais l'autre – celle qui jamais encore n'a vu le jour, celle que les *kapétanios*, les partisans des montagnes, les ouvriers des villes, les étudiants contraints de vivre dans la clandestinité de la pensée portaient en eux cette Grèce-là, fut-elle la même pour tous ? La Grèce pauvre, dure, impitoyable mais aussi passionnée, brûlante, donatrice qui apparaît dans « les Chants de la Grécité » (Éditions Fata Morgana, Montpellier), du poète Yannis Ritsos, est-elle celle des « Partisans sur les montagnes de Roumélie », de Dimitriou, de « Feu », de l'écrivain exilé Dimitri Hadzis, des « Dents de la meule », de Nikos Casdaglis, des « Rues d'Athènes », d'Ephi Panselino, ou des œuvres de Kostas Kotzias ? La Grèce rêvée ne reflète-t-elle pas les mêmes impuissances, les mêmes contradictions que la Grèce réelle.

Ce problème apparaît surtout dans les œuvres nées d'une réflexion plus encore que d'un témoignage sur l'écroulement de cette Grèce rêvée. Aux ouvrages cités plus haut, qui décrivent *une* histoire, non ! qui écrivent l'histoire, succéderont, dans les années 1960, des textes de haute tenue, où la tragédie s'inscrit doublement dans le récit de l'écriture. « Les désarmés », de Dimitri Hadzis, « la Retraite des Neuf » (1), de Thanassis Valtinos, racontent, avec une densité parfois insoutenable, la fin des partisans encerclés dans les montagnes de l'Épire ou du Péloponnèse. Raftopoulos a raison d'écrire que ce qui manque en Grèce « ce ne sont pas seulement les monuments publics à la mémoire de la Résistance, mais surtout les monuments du langage, capables de transmuier la mémoire périssable en édifices inaltérables ». Les textes cités plus haut sont parmi les rares qui communiquent ce sentiment d'une histoire désormais immuable parce

que vécue dans la rigueur d'un rêve transcrit par le granit des mots.

Ces deux tests posent d'ailleurs une question importante : que sont devenus ceux qui, par miracle, échappèrent à la mort, au suicide, à la déportation ? On ignore généralement que toute une génération d'écrivains et d'intellectuels a été contrainte, au lendemain de la guerre civile, de fuir son pays. Depuis vingt-cinq ans, beaucoup d'entre eux vivent en Roumanie, en Hongrie, en U.R.S.S. et en Tchécoslovaquie. Mais là, leur exil a un double visage : celui de la terre natale et celui du langage. Ils écrivent en grec mais leurs œuvres – pour la plupart interdites dans leur pays d'origine – ne sont lues que par le public limité des autres Grecs réfugiés. Déjà restreinte en raison de leur langue, l'audience de ces œuvres l'est parfois aussi par leur contenu politique. Beaucoup de ces écrivains, ces deux dernières années, ont adopté des positions très nettes en faveur du parti communiste de l'intérieur. Toute une littérature s'est ainsi édifiée peu à peu, au cœur de cette nouvelle diaspora dont l'histoire reste entièrement à faire et dont le représentant le plus talentueux est de loin Dimitri Hadzis.

**Textes publiés dans le numéro spécial des « Lettres nouvelles » de mars-avril 1969 « Ecrivains grecs d'aujourd'hui ».**

## Devant la grande muraille

Un pas de plus dans le cheminement de l'histoire et nous avons « la Grille » d'Andréas Frangias (2). Ce livre est une chronique d'après l'espoir, d'après la fin des rêves, d'avant un « quelque chose » qu'il reste à définir. Ses personnages sont d'anciens résistants ou des fils de l'occupation. On a eu raison de dire que cette chronique douloureuse et sensible était une sorte « d'« Orestie » de l'après-guerre ». Car derrière la difficile, voire l'impossible adaptation à un monde où le rêve est mort, où règne la loi sans âme de la jungle, se profile le souci de confronter cet avenir sans nom aux ombres du passé. Comment effacer la vengeance, tuer ces nouvelles Erinyes que sont les tribunaux militaires et leurs verdicts impitoyables ? Le personnage central de l'œuvre, l'étudiant Angélos, est le symbole vivant de ce dilemme : condamné à mort par contumace pendant la guerre civile, il vit cloîtré depuis des années, hanté par la mort imminente, s'il se livre aux autorités, et par la mort lente, anonyme et absurde qui l'attend, s'il persiste à vivre prisonnier de son passé.

A s'en tenir à ce seul aspect des œuvres d'après-guerre, on pensera, avec raison, que cette littérature est pessimiste. Ce qui frappe pourtant, à travers ces constats rigoureux, c'est la densité de la pensée et le contact permanent avec la vie concrète. D'autres œuvres possèdent d'ailleurs cette densité, cette même force de frappe à l'égard du présent mais à un niveau différent.

Des écrivains aussi dissemblables que Stratis Tsirkas, Spyros Plascovitis, Vassili Vassilikos, par exemple, ont pourtant quelque chose de commun : le pouvoir de traduire, à travers le roman, le récit ou la chronique, la genèse d'un symbole, la naissance d'un mythe.

Stratis Tsirkas est l'auteur d'une trilogie, « Cités en dérive », (3), dont l'action se déroule au Proche-Orient pendant la dernière guerre, à Jérusalem et à Alexandrie. En ces villes cosmopolites, s'embrouille et se débrouille l'écheveau d'une histoire qui est aussi bien celle des nations en guerre – une guerre vécue ici au niveau second de l'espionnage – que celle de personnages en proie à des conflits multiples, comme si cette histoire, collective ou individuelle, s'exacerbait en ces cités rejetées en marge des vrais combats, confinées dans un isolement qui en fait le carrefour des délires, des passions et des rêves.

Plus symbolique encore, parce qu'ancrée davantage au royaume des images et des analogies, est « le Barrage » (4), de Spyros Plascovitis. Réduite à sa seule anecdote, l'œuvre est simple : un immense barrage, qui a rendu la vie à une région autrefois inculte, menace, dit-on de s'écrouler. Mais menace-t-il vraiment ? A la fin du livre, le barrage se dresse toujours, immuable ou fragile, on ne sait. Mais sur cette trame élémentaire se greffe une forêt de symboles. Par son atmosphère, cette lente dissolution du temps, des certitudes, ce livre évoque irrésistiblement « le Désert des Tartares » de Dino Buzzati. Mais il évoque aussi un monde plus réel : celui de l'après-guerre en Grèce et celui d'une génération qui a pour unique horizon cette grande muraille, immuable ou fragile, on ne sait.

Vassili Vassilikos est surtout connu en France comme l'auteur de « Z ». Mais son œuvre est beaucoup plus vaste et, bien qu'elle ne soit pas entièrement traduite, on peut se faire, avec la « Trilogie » (5), « les Photographies », (6) et « Hors les murs », (7), une idée précise de son itinéraire. Itinéraire qui le mène de son enfance à l'âge adulte et du poème au constat. Tout ce passe dans l'œuvre de Vassilikos comme si les personnages, nantis d'une fausse vie, d'une fausse

identité, cherchaient à mourir pour renaître différemment.

**A paraître aux éditions Gallimard.**

**A paraître aux éditions du Seuil.**

**Gallimard, 1968**

**Gallimard, 1968**

**Gallimard, 1969**

**Maspero, 1970**

## Tuer l'antique dragon

Leurs noms d'ailleurs le disent : « Z », c'est celui qui vit, la mort qui renaît de ses cendres, comme le phénix. Lazare, le personnage des « Photographies », est lui aussi un ressuscité, lui aussi un mort vivant qui a besoin d'une seconde vie pour trouver sa véritable raison d'être. Même dans les témoignages directs et politiques d' « Hors les murs », on devine le rêve de cette mort nécessaire, le besoin de tuer l'ancienne Grèce, l'antique dragon, gardien des sources depuis longtemps tariées, mais qui continue d'étouffer le présent et d'hypothéquer l'avenir. Par ce combat, cette abolition souveraine, cette métamorphose difficile qu'il propose depuis longtemps, Vassilikos est bien, comme le dit Raftopoulos avec quelque emphase « un cœur marqué par les brasiers du temps ».

« Les Photographies » n'est pas seulement l'œuvre la plus révélatrice et, à mon sens, la plus personnelle de Vassilikos, elle est aussi le reflet d'un certain printemps de la littérature en Grèce, qui a éclot avec la venue au pouvoir de George Papandréou en 1963 et s'est achevé avec le coup d'Etat de 1967. Toute une pléiade de jeunes auteurs surgit alors dans les lettres grecques. Jeunes gens en colère, comme les poètes Patrikios, Doriadis, Couloufacos, Christodoulou, comme les prosateurs Coumadaréa, Loannou, Théophilou et bien d'autres, une colère libératrice, lucide, tournée contre une société inepte et rétrograde. Depuis, c'est le silence, un silence obstiné de trois ans qui vient d'être rompu ces derniers mois par la parution d'un recueil intitulé « Dix-huit textes ».

## Entre le silence et l'espoir

Au lendemain du coup d'Etat, huit cent cinquante auteurs grecs et étrangers, classiques et contemporains, avaient été mis à l'index par le régime des colonels. Cette interdiction a été levée tout récemment, au début du mois de septembre. De même, la censure préalable à laquelle étaient soumis tous les ouvrages a été abolie en octobre 1969. Ces mesures de libéralisation ont permis aux auteurs une certaine marge de création, mais une marge limitée : les livres qui soutiennent *directement ou indirectement*, des menées « antinationales », tombent toujours sous les coups de la censure ou de l'interdiction. C'est dans le cadre de cette liberté chancelante qu'a pu paraître, juste avant l'été, le premier recueil collectif de dix-huit auteurs, parmi les plus notoires, qui avaient jusqu'à ce jour adopté la règle du silence. Il s'agit là d'une initiative courageuse, couronnée d'un succès immédiat : la première édition fut enlevée en quelques jours. Beaucoup de ces auteurs utilisent, pour s'exprimer, les détours de l'allégorie, mais ils n'en disent pas moins ce qu'ils veulent dire et la préface collective qui les coiffe définit clairement le sens de cette initiative : « Chacun de nous a voulu, à sa manière propre, exprimer ici sa foi en certaines valeurs fondamentales, à commencer par le droit à la libre création spirituelle et artistique, droit que nous ne cesserons jamais de proclamer et qui exige le respect de l'opinion et de la dignité de tous les créateurs et de chaque homme sans distinction ».

Le seul reproche que l'on puisse faire à ce recueil est qu'il compte davantage par son contenu protestataire que par son contenu proprement littéraire. A l'exception de quelques textes – un très beau poème de Sinopoulos – « Nuits » – extraits d'un recueil antérieur, et quelques nouvelles dont deux situées dans un Boliguay imaginaire mais qui ne trompe personne, l'ensemble manque de densité, voire d'intérêt. Le courage politique ne saurait remplacer toujours le talent ni la contestation politique l'impact de l'écriture. Il s'agit là d'une entreprise dont on souhaite qu'elle ait des lendemains plus prometteurs. Mais la Grèce vit encore et toujours au temps des prisons. Le soleil de l'été ne saurait les faire oublier. Ces « Dix-huit textes » sont les premiers à le dire sur place, à rappeler que le soleil du Boliguay est aussi dur et implacable que le soleil de Grèce.